Du *Volksturm* à Tambow**Henri Herrmann**<sup>1</sup>

Henri Herrmann est né le 18 mars 1927 à Hatten (Bas-Rhin). Il avait deux sœurs, Louise et Frieda. Son père, Guillaume, travaillait à la Cérabati, sa mère Dorothea s'occupait de la maison et participait au travail des champs. Lorsqu'il fut appelé dans le *Volksturm* le 9 décembre 1944, il ne savait pas encore qu'il ne reverrait plus sa mère, car elle fut tuée le 15 janvier 1945 par une grenade, lors de la bataille de Hatten-Rittershofen. Il ne savait pas non plus qu'il ne reverrait plus sa maison, car elle fut détruite lors de la même bataille, il ne sait pas exactement quel jour. Enfin il ne savait pas qu'il serait versé directement du *Volksturm* dans la *Wehrmacht* et dirigé sur le front russe. L'Armée allemande avait besoin de soldats!

<sup>1</sup> Récit recueilli par François Fenninger (octobre 2002).

Après sa scolarité à l'école primaire, il suit des cours dans la *Vorbereitungsschule*, à Hatten même, dont le professeur était M. Dillendahl, avant de passer trois semaines à Appenweier, en automne 1943, dans la *Wehrertuch-*

*tigung* (entraînement militaire). Le 10 juillet 1944, il est appelé pour le RAD (Service obligatoire du travail) à Rudolfstadt, en Thuringe. Henri Herrmann y passe quatre mois, jusqu'au 15 novembre. L'hiver approche, les Américains également.

**Réquisition du bétail**

Henri Herrmann est de retour à la maison lorsque les autorités allemandes réquisitionnent le bétail; il faisait alors partie de ces gardiens vachers de troupeaux. Des villages proches - Durrenbach, Walbourg Surbourg -, des centaines de bêtes passent par Hatten, vers le pont ferroviaire à Beinheim traversant le Rhin en direction d'Iffezheim où elles sont parquées sur le terrain (champ) de courses de chevaux pour une destination inconnue. Par contre, Henri Herrmann se souvient fort bien d'une histoire particulière: «Alors que nous passions sur le pont, des avions français arrivèrent au loin et passèrent sous le pont à



toute vitesse. Les bêtes se sont affolées, nous poussant de tous côtés, au point que nous avons failli être écrasés. Derrière nous, des bêtes quittèrent la file, échappant à leurs gardiens et se dirigeant vers le Rhin, s'embourbant dans la vase où elles se noyèrent...

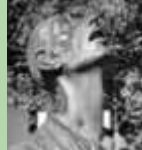
### Appelé pour le *Volkssturm*...

Le 9 décembre 1944, je fus appelé pour le *Volkssturm*, comme mon père d'ailleurs et tous les hommes valides de la commune. Des camions nous amenèrent à Soultz-sous-Forêts où nous avons été rassemblés dans la salle de l'hôtel Jung. Là, nous avons pris le train pour Heidelberg où nous avons été séparés. Comme quelques-uns de mes camarades - Eugène Fuchs, Alfred Rohrbacher, Alfred Schimpf et Robert Drion, de Niederroedern -, j'ai été directement incorporé dans la *Wehrmacht*, alors que les autres, plus jeunes encore ou trop âgés, partirent pour des travaux dans le *Volkssturm*. Ma classe était normalement la dernière à être incorporée dans la *Wehrmacht*, mais par la suite j'ai appris que des garçons plus jeunes encore que moi, nés en 1928 et lycéens à Strasbourg, avaient encore été incorporés dans la *Wehrmacht*.

Le 28 décembre 1944, nous sommes partis de Heilbronn, direction le Brandebourg, pour une période de quelques semaines à la 3<sup>e</sup> Compagnie d'instruction (*Ausbildungskommando zwecks besondere Verwendung*). Puis, de là, j'ai été transféré au front à Francfort/Oder comme grenadier. Deux Hattenois m'accompagnaient: Paul Spielmann (classe 1927, le frère de Lina Schimpf) et Georges Deck (classe 1926, le frère de Marlène Deck).

### ... et envoyé sur le front russe

Le 1<sup>er</sup> février 1945: front de la Russie („*an die Ostfront, Karlsbiessen*“). Le 8 février, nous étions engagés dans un combat dans un cimetière; c'était un endroit très dangereux, car les balles ricochaient sur les pierres tombales et sifflaient de tous côtés! Je servais une mitrailleuse qui, à un certain moment, s'est enrayée. Afin de procéder à son démontage dans un lieu calme, je suis entré dans une église en ruines, j'ai posé mon arme sur l'autel, lorsque quelqu'un m'interpella: c'était Joseph Bisch, un Hattenois, classe 1927, venu lui aussi nettoyer son fusil.



Un autre jour aussi, j'effectuais une tournée pour distribuer les rations de soupe lorsque je retrouvais un autre Hattenois: Paul Spielmann. A ma grande surprise, il me donna chocolat et cigarettes qu'il avait reçu en récompense pour avoir fait un prisonnier russe.

C'est lors de ces combats que Paul Spielmann et Georges Deck ont été mortellement blessés. En passant, je voudrais signaler que Georges Deck s'était fait remarquer un jour en traversant une rivière à bas niveau et en ramenant un cheval d'une ferme russe. Cela lui a valu plusieurs jours à l'arrière du front.

### Un tireur d'élite fait prisonnier

A ce moment, on me fit partir pour effectuer un stage comme tireur d'élite, puisque j'étais un tireur assez adroit. Durant cinq jours, j'ai pu me reposer et prendre un verre de temps en temps. Je peux dire que j'avais eu de la chance. Mais, par la suite, je fus souvent placé dans des endroits dangereux et exposés. Cependant, j'évitais toujours de me manifester afin de ne pas servir de cible et je me reti-

rais vers l'arrière chaque fois que l'occasion se présentait.

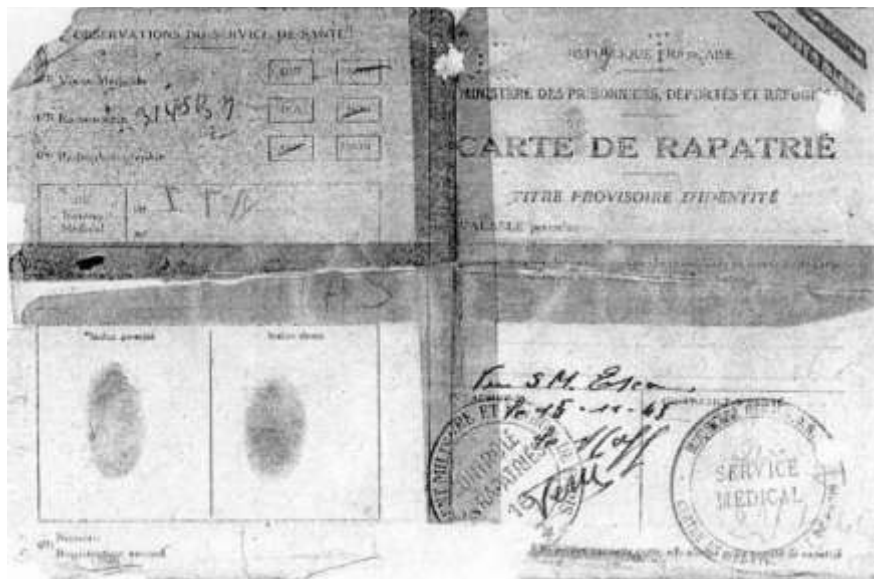
Le 17 mars 1945, les Alsaciens-Lorrains ont été désarmés et retirés vers l'arrière, car beaucoup avaient déserté pour rejoindre le camp russe. Le 18 avril, je fus blessé légèrement à la lèvre supérieure par des éclats de grenade, près de la gare de Schönfliëß. Le 29 avril, je me trouvais dans une forêt, avec ma compagnie, encerclés par les Russes. Accroupi dans un fossé, je n'avais même pas entendu venir par derrière un Russe tant le bruit des coups de feu était intense. Il pointa son fusil sur moi: j'étais prisonnier!

Je fus conduit en captivité à Posen, puis à Halikovo,



Mémorial de Tambow à Altkirch.

(Photo N. Mengus)



Carte de rapatrié (titre provisoire d'identité) datée du 22 octobre 1945 (recto-verso). (Coll. particulière)

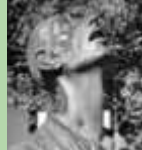
avec 70 autres soldats, un camp situé peu avant Moscou. De là, nous sommes partis, le 3 août 1945, dans un train bondé dans lequel se trouvaient également des civils avec leurs paniers. C'est lors d'un arrêt du train à une gare pour rejoindre un autre train, alors que nous étions sur le quai en quête d'un peu d'eau (nous mangions très souvent du poisson séché salé), que nous avons été pris à partie par une troupe de Russes qui nous ont battus, car bien sûr, nous portions tous l'uniforme allemand. Heureusement quelques gardes, aidés par des marins russes, s'interposèrent, mais j'avais mal partout. L'un d'eux expliqua que nous étions des prisonniers d'origine française, alors on nous offrit même à manger.

### Le « Camp des Français »

Le troisième jour enfin, le 6 août 1945, nous sommes arrivés en gare de Rada et, en fin d'après-midi, je suis entré au camp de Tambow. On nous promet un repas après le déchargement d'un train de machines récupérées en Allemagne. Le déchargement fut achevé vers minuit, de repas on n'en vit point... Ce n'était que le début des événements sordides ou terribles...

Ainsi la nourriture, autant que je me rappelle: le matin un «café liquide», à midi, une soupe aux poissons comprenant uniquement quelques pauvres arêtes et une tranche de pain mesurée. Et partout, sans cesse, des puces, des poux, la vermine. J'ai eu droit aussi à la tant redoutée corvée de latrines: vider les fosses pleines d'excréments dans une cuve suspendue à une grosse perche, portée sur l'épaule... infect!

Après le réveil, le matin, en attendant l'appel, on faisait passer devant nous les hommes chargés de sortir des baraques les cadavres de ceux qui étaient morts durant la nuit. Cela avait un effet terriblement déprimant pour



notre moral. Puis venait la répartition des corvées: le plus souvent, je faisais partie des commandos de travail chargés d'aider dans les champs... là nous pouvions chaparder quelques nourritures.

Le 11 octobre 1945 à 11 heures, un convoi a été organisé pour partir du camp. Ah! Revoir l'Alsace...! Rassemblement, sortie du camp... en train direction Francfort/Oder où nous avons dormi dans une caserne. De là, direction Magdeburg, passage de la ligne de démarcation, réception par les Anglais, admission dans un ancien camp SS. Nous recevons un paquet de nourriture. Là, j'ai eu la surprise de me voir accoster par un officier anglais qui, après un entretien où il m'apprit qu'il connaissait un certain Henri Roehrig avec qui il avait fait des études en Angleterre avant la guerre, me remit une lettre que j'apportais effectivement à Henri Roehrig après mon retour.

### L'Alsace, enfin!

Nouveau trajet en train, direction la Belgique, où nous avons été bien accueillis: pain, gâteau, soins pour les petites et grandes blessures,

puis Paris. L'accueil a été bien différent puisqu'on lança des cailloux sur le train (nous portions toujours l'uniforme allemand)! La police dut intervenir pour nous protéger, mais cela m'est resté. Nous avons reçu des vêtements civils.

Les problèmes administratifs réglés, nous sommes remontés dans un train pour Strasbourg, puis Haguenau où je pris le bus pour Betschdorf et où j'arrivais le 26 octobre, à 17h30, car le bus ne continuait pas vers Hatten détruit... C'est là, que j'ai appris la mort de ma chère mère, la destruction de notre maison... Tout ce qu'il me restait de personnel, je le portais sur moi: un pantalon, une veste, une chemise, des chaussures, rien d'autre. Me voilà pauvre et seul... J'avais 18 ans et 7 mois et je rentrais de la guerre et de la captivité.



Henri Herrmann (à droite sur la photo) en décembre 2003 à Hatten.  
(Photo Musée de l'Abri, Hatten)



Je restais à Betschdorf avec mon père, mon grand-père, ma grand-mère durant une année. Après un mois de repos, je m'engageais dans l'entreprise de construction Cagnero qui travaillait à Hatten. Par la suite, mon père s'est remarié. Nous sommes restés à Betschdorf, puis nous avons eu, à Hatten, une baraque qui se trouvait à peu près dans l'actuelle rue du 19 Mars, à hauteur de la maison Jacques Heimlich. La maison attenante était occupée par la boulangerie Dentinger.

Ma sœur, comprenant ma situation, me laissa la maison reconstruite avec les dommages de guerre et j'emménageais en 1954. Moi-même je me suis marié le 12 février 1955.

La seule question que je me pose, et dont je n'ai pas trouvé la réponse, est de savoir comment j'ai réussi à rester en possession de mon *Soldbuch* et de quelques autres documents, après toutes les fouilles et contrôles que j'ai dû subir...».